

Mzago DOKHTOURICHVILI

Professeur

Université d'État Ilia

Tbilissi, Géorgie

Le livre comme objet de recherche: le paratexte de l'écrivain. Lorsque les écrivains s'interrogent sur l'essence de l'écriture

Il y a souvent des récits et très peu souvent de l'écriture

Marguerite Duras

Résumé: Le présent article se fixe pour objectif d'étudier les interrogations des écrivains sur l'essence de l'écriture, sur l'acte et sur l'art d'écrire. En étudiant les réflexions de différents écrivains, et plus particulièrement des écrivains femmes suisses, la question majeure à laquelle nous allons essayer de répondre est la suivante: peut-on parler de deux types d'écriture – écriture «masculine» et écriture «féminine»?

Mots-clés: paratexte, entretiens, correspondances, écriture, écriture féminine, écriture masculine, dialogue intertextuel

Abstract: The paper aims at studying the questions of writers on the essence, the act and art of writing. By studying the reflections of different writers, and more particularly Swiss women writers, the major question which we will try to answer is the following: can we speak of two types of writing – «male» and «female» writings?

Keywords: paratext, interviews, correspondence, writing, female writing, male writing, intertextual dialogue

Tout écrivain s'interroge, dans le texte autobiographique («le lieu où s'articulent la question esthétique de l'écriture, la question

phénoménologique de l'existence et la question ontologique du moi») ou de fiction, dans des entretiens ou des correspondances, sur ce qu'est l'écriture et essaie d'expliquer, à soi-même ainsi qu'aux critiques et aux lecteurs, pourquoi il a commencé à écrire. Les spécialistes suisses de littérature ont trouvé une façon originale de faire s'exprimer sur cette problématique majeure de la littérature les écrivains femmes contemporains.

En 1990, paraît donc en Suisse un livre intitulé *Femmes écrivains suisses de langue française*, une sorte d'anthologie ayant comme sous-titre *Solitude surpeuplée*. C'est un choix de textes présenté par Doris Jakubec, directrice du Centre de recherches sur les Lettres romandes à l'Université de Lausanne, en collaboration avec Daniel Maggetti. Dans l'introduction, Doris Jakubec caractérise l'ensemble de textes choisis comme «représentatif de l'écriture féminine en Suisse romande» (7). Ce qui prouve que pour l'auteur de cette anthologie, il n'y a aucun doute que l'écriture féminine existe en tant qu'un phénomène à part entière. Mais ce n'est pas une anthologie ordinaire. L'auteur pose une même question aux trente-huit femmes écrivains de langue française dans l'œuvre desquelles elle a fait le choix de textes, à savoir: «Que recouvre pour vous l'expression 'écriture féminine'? (200-256). Même si les trente-huit femmes écrivains contemporains interrogées sur l'essence de l'écriture féminine sont parfois réticentes, montrent une certaine réserve, trouvent même «cette expression stupide et discriminatoire» (221), telle Agota Kristof, ou Pascale Kramer pour laquelle l'écriture comme la vie qu'elle reflète n'a pas de sexe, elles doivent reconnaître à l'unanimité l'existence de ce type d'écriture qui serait différente de l'écriture masculine (ou virile) puisqu'elles ont accepté de publier les extraits de leurs textes dans une anthologie qui attribue ce qualificatif à leur écriture.

Ici on aborde une des questions les plus débattues qui soient portées sur la littérature, notamment, si l'on peut parler de l'écriture «masculine» et de l'écriture «féminine».

Nous affirmons dorénavant que ces deux types d'écriture existent, mais nous postulons que ce n'est pas forcément des textes écrits uniquement par les femmes auxquels on puisse attribuer le qualificatif «féminin» et aux textes écrits par les hommes, le qualificatif «masculin».

En même temps, il faudrait faire aussi la différence entre «écriture féminine» et «écriture féministe» que j'appellerais l'écriture engagée défendant les causes de femmes, et encore une expression «écriture-femme», laquelle, je pense, est le synonyme de l'expression «écriture féminine», mais

qui personnifie l'écriture et exprime, de ce fait, d'une manière encore plus forte l'essence même du mot «écriture».

Nous allons essayer de justifier et de prouver notre réflexion en nous appuyant sur certains auteurs et textes, tout en établissant une sorte de dialogue intertextuel sur le phénomène d'écriture qui, à notre sens, représente non seulement l'unité de la forme et du contenu mais tout un complexe dont les composantes ont toujours été sujets de réflexion des écrivains, des critiques littéraires aussi bien que des lecteurs.

Nous allons montrer sur l'exemple de l'œuvre d'Alice Rivaz à quel point l'écriture peut être féminine et féministe ou écriture-femme, c'est-à-dire l'écriture qui se préoccupe davantage de la condition féminine et propose la vision du monde qu'ont les femmes en général, mais en même temps représenter une écriture qui se préoccupe des problèmes métaphysiques et existentielles. C'est là qu'elle apparaît comme une médaille à deux faces, comme celle qui comprend les caractéristiques des deux et qui représente une entité ayant pour nom ÉCRITURE... tout en établissant une sorte de dialogue intertextuel avec d'autres écrivains hommes ou femmes.

Il est tout à fait logique que l'épithète «féminine» une fois formulée pourrait être opposée à son antonyme «masculine» et créer une dichotomie binaire. Mais à notre sens, cette opposition binaire «écriture féminine / écriture masculine» ne rentre pas dans le groupe d'autres multiples oppositions binaires traditionnelles auxquelles nous avons pris l'habitude. Ces deux expressions seraient plutôt, comme le reconnaît à juste titre une des ces femmes écrivains, Ania Carmel, «deux faces d'une même médaille. Deux faces d'une médaille, semblables et pourtant différentes, opposées et liées; complémentaires et vivant en symbiose pour former la richesse et la diversité d'un tout: 'l'écriture'». Pour elle, et nous partageons pleinement cette réflexion, l'écriture tout court «réunit la part des deux faces qui vit en nous» (201).

Après avoir pris connaissance des réponses des 38 femmes écrivains à la question posée, nous les avons classées en 4 groupes:

Le premier groupe comprend les réponses qui soulignent l'existence d'une seule écriture. Ainsi pour Ania Carmel, que nous venons de citer, l'expression «écriture féminine» couvre 'écriture' tout court! (201). «Il y a de l'écriture, c'est tout» (212), répond Sylviane Dupuis. Pour Corinne Desarzens, le seul critère, c'est qu'il y a «les bons et les mauvais livres» (209). «Pour moi, répond Anne Perrier, une œuvre, d'où qu'elle vienne, existe ou n'existe pas, c'est tout. Elle est Yourcenar, elle est Camus, elle est Dickinson,

elle est Cendrars... et sa coloration féminine ou masculine n'attire pas ma curiosité» (230). D'ailleurs, Marguerite Yourcenar fait parler le personnage de son roman, Hadrien d'une tendance à l'impersonnalité totale chez de très grands hommes et lui fait dire: «Un homme qui écrit ou qui calcule n'appartient plus à son sexe. Il échappe même à l'humain» (*Les yeux ouverts* 272). Une autre écrivaine suisse Ursula Gaillard, répondant à la question posée, introduit une nouvelle expression, celle de «l'écriture-femme». Elle dit: «Femme est une condition, pas une qualité. L'écriture-femme n'existe pas. Il y a des femmes qui écrivent, c'est tout» (213). Et Flaubert, ne pensait-il pas que l'écriture n'avait pas de sexe tout comme de patrie, lorsqu'il conseillait à Louise Colet: «Laisse donc là ton sexe comme ta patrie, et c'est par ce détachement que l'immense sympathie des choses et des êtres nous arrivera plus abondante»¹.

Dans la deuxième catégorie de réponses nous avons réuni celles qui affirment, comme le fait Ania Carmel, que nous venons de citer, que l'écriture «réunit la part des deux faces qui vit en nous» (201). Pour Pierrette Micheloud, tout art, qui relève de l'acte créateur, y compris l'écriture, réunit en lui les deux identités, chacune étant d'égale valeur. Néanmoins, continue-t-elle, «si l'âme peut encore avoir un sexe, l'esprit, lui, n'en a pas, le verbe originel pas davantage: au plus haut niveau de l'écriture, les différences entre les deux natures s'interpénètrent et ne se distinguent plus» (227). Pour elle, il n'y a qu'un seul mot ÉCRITURE qui suffit puisqu'elle représente création, c'est-à-dire poésie. Elle est, pour cette écrivaine, «à la fois profondeur intuitive de la nuit et lucidité du jour». Puis elle enchaîne en poème: «Vibration du DEUX au centre du UN / celle qui conçoit / et celui qui engendre / cœur passion de la même éternité» (*Ibid.*)

Lorsqu'elle parle de l'écriture, de l'art, en général, Anne Cuneo fait disparaître toutes les frontières entre les composantes de ce qui dans la vie ordinaire représente une opposition binaire. Elle ne trouve pas qu'il y ait des frontières dans le lieu de l'inconscient où l'on rêve, où l'on invente et où l'on crée, que ce soit la littérature, la peinture, la musique, le chant. Pour elle, dans cet acte de création, «il n'y a ni jeune ni vieux, ni blanc ni noir, ni chrétien ni musulman, ni croyant ni athée, ni homme ni femme, ou alors nous sommes tous **et jeunes et vieux, et blancs et noirs, et chrétiens et musulmans, et croyants et athées, et hommes et femmes**» (208).

1. Cité par Elisabeth Horem, qui répond, elle aussi, à la question: «Que représente pour vous l'expression 'écriture féminine'?» (217).

Les réponses que nous avons réunies dans le troisième groupe nient catégoriquement l'existence de ce type d'écriture et elles trouvent l'adjectif qualificatif «féminine» discriminatoire et humiliant. «Je n'ai rien à dire sur l'écriture féminine, je trouve cette expression stupide et discriminatoire», répond à la question posée Agota Kristof (221), sans trouver nécessaire, à la différence de ses consœurs, de développer encore plus sa réponse pour l'appuyer par des arguments. Anne Cuneo va encore plus loin en affirmant que «*Écriture féminine*, c'est un non-sens» (208). Silvaine Chatelain pense que l'expression «écriture féminine» sépare mieux qu'elle ne définit» (203). Elle ne croit pas qu'il existe un choix typiquement «féminin» des mots, une manière «féminine» de les assembler dans une phrase, de jouer, de se servir d'eux (204). Selon Pascale Kramer, «La vie n'a pas de sexe et c'est elle qui nourrit la littérature. [...] Les femmes n'ont pas à habiter une niche à part dans la littérature, ni part esprit militant, ni parce qu'une certaine habitude de pensée, paresseuse, en aurait décidé ainsi» (220), précise-t-elle. «*Écriture féminine...*, s'exclame avec une forte indignation Pierrette Micheloud, comme si l'acte d'écrire – en poésie surtout – était exclusivement de la nature de l'homme, sous-entendu anomalie (plus ou moins admise) chez la femme. A-t-on jamais entendu parler d'écriture ou de poésie masculine?» (227). Monique Laederach voit dans cette différenciation de l'écriture une discrimination, une disqualification, tout comme Alice Rivaz qui trouve que l'utilisation de l'adjectif «féminine» pour caractériser toute création artistique qu'elle soit écrite, peinte, dessinée ou sculptée, musicale ou poétique, voire théâtrale, porte une connotation discriminatoire par rapport à l'adjectif «masculine» qui les valorise, «leur ajoute un label de qualité, une sorte d'étiquette garantissant leur valeur intrinsèque»². En effet, les critiques, en parlant d'un roman écrit par une femme, remarquent souvent qu'il a quelque chose de masculin, ou qu'il pourrait avoir été écrit par un homme. Dans ce cas-là, les critiques (et souvent le lecteur aussi) croient faire à l'auteur féminin du roman le plus beau des compliments. Et ce qui est encore plus inadmissible pour Alice Rivaz, c'est que dans la plupart des cas, l'auteure en question sera censée avoir reçu l'éloge le plus prometteur qui puisse couronner son travail de romancier. «Et c'est ainsi, poursuit-elle, que chacun interprétera la remarque du critique». L'auteure elle-même s'en sentira secrètement flattée et elle «rougira de plaisir à l'idée qu'une telle

2. Alice Rivaz, *Ce nom qui n'est pas le mien. Écriture féminine et écriture masculine* (51).

sorte d'appréciation lui vaudra la considération de son éditeur, et peut-être une attention accrue des lecteurs» (*Ibid.* 51-52).

Quant à Loyse Pahud, non seulement elle nie l'existence d'une «écriture féminine», comme un phénomène à part entière, mais elle trouve que «c'est une chance qu'il n'y ait pas d'écriture féminine: on aurait l'impression, à chaque livre de femme, de lire quelque chose de déjà lu» (229), conclut-elle. Silvia Ricci Lempen affirme se méfier comme de la peste de l'expression «une écriture féminine», écriture qui «puiserait aux soi-disant qualités innées de 'la' femme». Puis elle dénonce cette tendance à utiliser «la» femme au singulier, qui serait pour elle une «confortable hypostase permettant d'assigner à toutes les femmes un destin unique et immuable». Pour la preuve, elle rapporte l'affirmation des Goncourt *qu'il y a des hommes, il y a une femme*. Elle se révolte également contre cette réflexion répandue dans un passé récent, selon laquelle «'la'» femme était faite 'par nature' pour procréer et non pas pour créer» (234-235).

La suite de sa réflexion nous pousse à classer sa réponse dans la dernière, quatrième catégorie où nous avons réuni les réponses qui admettent l'existence de «l'écriture féminine» que l'on pourrait expliquer par le besoin urgent de s'exprimer. «Il n'existe qu'une littérature. Faite indifféremment par les uns et les autres dans l'urgence de s'exprimer», remarque Mireille Kuttel (222). En même temps, en se référant à ses propres écrits, elle reconnaît l'existence d'une littérature spécifiquement féminine. Ce type d'écriture serait inspiré par des théories des mouvements féministes. Le style élégant, le ton original, qui caractérisent ce type d'écriture, seraient au service «d'une sensibilité, d'une manière d'observer, de sentir et d'entrevoir», les qualités qui caractériseraient uniquement les femmes, ce que Mireille Kuttel explique par le fait que les femmes seraient «plus proches des sentiments, du concret, de l'histoire du quotidien, leurs œuvres touchent davantage, affirme-t-elle, au cœur et aux tripes que celles de leurs collègues masculins, lancés souvent dans des élucubrations intello-philosophiques quand ils ne brossent pas, avec le talent qu'on leur connaît, de grandes fresques historiques» (222).

Mais elle insiste sur le fait que ce qualificatif de «féminine» ne doit pas inférioriser la création de femmes. «Littérature féminine, certes, mais musclée et délicate tout à la fois dans une expression dénuée de toute la mièvrerie qu'on attribuait trop fréquemment aux femmes maniant la plume» (*Ibid.*). Nous observons la même attitude dans la réponse de Claire Krähenbühl qui trouve que «toute écriture vraie, tout texte vraiment écrit

passer par le corps, la voix. Liée à la voix l'écriture est comme elle, sexuée» (218).

Toutes les réponses que nous avons regroupées dans cette catégorie reconnaissent quand même, entre autres, une spécificité, à savoir, l'intérêt des écrivains femmes pour tout ce qui est lié à des sentiments, des sensations, à la vie quotidienne. Claire Krähenbühl trouve, comme elle dit, mille définitions de l'écriture de femme: «Sensuelle. Tremblante. Révoltée. Déchirée. Consolante. Écriture du dedans, de l'élémentaire, (le dedans de la maison, l'intérieur du corps ou de l'être, le profond *et* l'épiderme, les petites choses, l'effusion, le charnel)». Elle pense pourtant que «beaucoup d'hommes peuvent écrire ainsi. Beaucoup de poètes ont une langue charnue, un œil pour les détails. Une voix vraie (l'accent de Chappaz chantant dans ses livres!) Et des femmes peuvent être architectes. Voir loin et grand» (219).

C'est ce qu'affirme une autre femme écrivain suisse Amélie Plume qui dit ne pas adhérer à l'idée d'une écriture féminine appartenant aux femmes qui serait dans son essence différente d'une écriture masculine appartenant aux hommes. Car, selon elle, la classification des caractères entre féminins et masculins est générale, conventionnelle, arbitraire, totalement floue et ne correspond évidemment pas à la division entre hommes et femmes. Puisque, selon elle, les caractéristiques reconnues comme féminines, telles la douceur, la faiblesse, la passivité, la patience, etc. ne sont pas l'apanage de toutes les femmes. Ainsi que les caractéristiques reconnues comme masculines, telles la rudesse, la force, l'activité, l'impatience, etc. ne sont pas propres à tous les hommes. «C'est pourquoi, conclut-elle, si une écriture pouvait être reconnue comme féminine, c'est-à-dire recelant les caractères dits du féminin, elle n'appartiendrait paradoxalement pas à une femme!» (231-232).

Je trouve ici une parfaite intertextualité avec la réflexion de Marguerite Yourcenar (et nous allons faire de multiples références à ses réflexions qui nous paraissent bien fondées) qui trouve que les vertus qualifiées de «féminines», telles la douceur, la bonté, la finesse, la délicatesse, caractérisent aussi bien la nature féminine que masculine. Pour elle, un homme «qui n'en posséderait pas au moins une petite part serait une brute et non un homme». En même temps, selon elle, des vertus qualifiées de «masculines» (ce qui ne veut pas dire que tous les hommes les possèdent), telles le courage, l'endurance, l'énergie physique, la maîtrise de soi, «la femme qui n'en détient pas au moins une partie n'est qu'un chiffon, pour ne

pas dire une chiffé». Pour l'écrivaine, ce sont des vertus complémentaires qu'elle aimerait qu'«elles servent également au bien de tous». En même temps, elle trouve inadmissible et déplorable de «supprimer les différences qui existent entre les sexes, si variables et si fluides que ces différences sociales et psychologiques puissent être, comme tout ce qui pousse le genre humain [...] vers une morne uniformité» (Marguerite Yourcenar, *op. cit.* 267-268). «Égalité ne veut pas dire similitude», précise-t-elle plus loin (270).

Pourtant, Alice Rivaz, une de ces trente-huit femmes interrogées et dont l'œuvre représente pour nous une incarnation de cette «ÉCRITURE TRIOMPHANTE», une écriture «rebelle, intemporelle, haïe, idolâtrée», dont parle Grisélidis Réal répondant, elle aussi, à la question posée (233), pense qu'il y a «une manière féminine d'écrire en multipliant les grâces, les yeux coulissés, les intonations exagérément charmeuses, les menues fioritures, une manière de minauder utilisée pour mieux convaincre, subjuguier, faire joli», parce que, selon elle, c'est dans le caractère de la femme, de faire joli, non seulement sur elle-même, mais aussi autour d'elle et ce dans presque tous les domaines de l'existence. Alors, elle se demande: «Comment cela ne transparaîtrait-il pas dans les livres que nous écrivons, c'est toujours le même désir de plaire à l'autre, et il arrive qu'allant parfois trop loin dans ce sens nous lui déplaisons et nous nous déplaisons à nous-mêmes» (*Ce nom qui n'est pas le mien* 54).

Janine Massard constate, elle aussi, une certaine spécificité de textes écrits par des femmes qui les distinguerait de ceux écrits par les hommes: «... les femmes écrivent plus avec leur cœur et/ou avec leurs tripes. Dans les textes de fiction, elles étalent moins leur érudition, alors que beaucoup d'hommes utilisent ce support comme 'toile de fond' de leur écriture» (226). En poursuivant ses réflexions, elle souligne la valeur et l'importance de l'écriture en fonction de sa force de convaincre le lecteur qui ne se poserait pas la question sur le sexe de l'auteur. Elle reconnaît que «l'écriture féminine est plus concrète aussi, plus précise souvent, plus proche de la réalité et cette écriture-là est d'une portée plus cruelle parce que moins bardée de références culturelles ou métaphysiques». Mais elle affirme que cette écriture n'exclut pas toutefois la recherche esthétique, et pour elle, finalement, en caractérisant l'écriture, en générale, ce qui compte avant tout, c'est le talent. «Que l'on soit homme ou femme, il faut convaincre le lecteur, imposer des personnages, les faire vibrer, leur faire porter le temps humain» (*Ibid.*).

Pour ce qui est de l'œuvre d'Alice Rivaz, à laquelle nous venons de faire quelques références, ici se mêlent la recherche esthétique et la réalité. Nous pensons qu'elle répond à toutes les exigences que l'on puisse poser au texte littéraire. Dans ses textes, on trouve la réponse à toutes les questions portant sur l'essence de la littérature, sur ses fonctions, sur pourquoi et comment on écrit, sur ce qu'est un écrivain, sur ce qu'est écrire.

C'est une écrivaine qui nous fait réfléchir à des choses qui peuvent paraître banales, telles la condition féminine, la place de la femme dans la vie sociale, culturelle, politique de son pays, la violence, l'injustice sociale, l'exclusion, l'amour, en général, l'amour de l'amour, les relations entre les parents et les enfants, et ainsi de suite, mais elle le fait de telle façon, avec un tel artisme et le langage peu commun qu'elle nous fait découvrir nous-mêmes, l'univers, le monde qui nous entoure, les gens que nous aimons, d'un autre point de vue.

Voyons donc comment Alice Rivaz interprète le phénomène d'écriture et comment elle met en pratique ses réflexions, plutôt, comment ses textes littéraires répondent et reflètent ce qu'elle pense de la littéralité.

Essayant de définir son esthétique, la romancière écrivait dans *Traces de vie*: «Faire naître toute action, tout geste de mes personnages, du cheminement imprévu de leurs pensées et de leurs images intérieures. Les révéler à travers leur vie imaginative. Tout vient de cet univers intérieur, habité de rêves, de souvenirs, de mille velléités et représentations mentales de nos désirs et de nos peurs» (17).

Selon la définition de Claude Roy, «l'histoire est le répertoire de tout ce qui s'est passé sur la terre. La littérature, elle, est le témoignage de tout ce qui s'est passé dans le cœur des hommes» (*Défense de la littérature* 95).

Alice Rivaz est une écrivaine qui a le talent d'explorer le cœur des hommes, y déceler toute la philosophie de l'existence qui préoccupe chacun de nous. En lisant ses œuvres, on comprend une fois de plus qu'une des fonctions principales de la littérature est, comme le dit Umberto Eco, «cette éducation au destin et à la mort» (*De la littérature* 26).

Lorsqu'on lit les textes d'Alice Rivaz, que ce soit des textes autobiographiques, des récits, des nouvelles ou des essais, on a l'impression, comme le disait Romain Rolland, qu'on «se lit à travers les livres», puisque Alice Rivaz pourrait très bien souscrire à la réflexion de Marguerite Yourcenar qui disait: «Je suis un et les multitudes sont en moi»³.

3. Dans *L'Œuvre au Noir*, Marguerite Yourcenar cite Zénon: *Unum sum et multi in me* (Je suis un et les multitudes sont en moi).

«Je me laisse penser par les personnages, affirme Romain Gary, je me laisse hypnotiser par eux, dans cette fringale que j'ai de vivre une multiplicité de vies différentes – les plus différentes possibles. C'est un processus de mimétisme qui est au fond celui d'un acteur... Je pense d'ailleurs que tout romancier est un auteur-acteur ⁴» (*La nuit sera calme* 255).

Si Marguerite Yourcenar et Romain Gary affirment et montrent de cette façon, que leur œuvre est traversée par la vie des autres, Alice Rivaz le dit sous la forme d'une interrogation, avec l'esthétique et le style qui lui sont propres et qui invitent ainsi le lecteur à la réflexion et à la production du sens de ce qu'elle écrit.

L'écriture pour Alice Rivaz, en premier lieu, est le mode d'interrogation du monde, sa manière d'en rendre témoignage et de le sauver de l'oubli. Selon elle, l'écriture sauve à la fois du désordre et du néant.

Alice Rivaz est une grande observatrice, elle est peintre, musicienne et écrivaine à la fois. On connaît bien son penchant pour la peinture, mais la grande affaire de sa vie, comme le disent ses biographes, c'est la musique. Elle dira un jour: «Musique, quand ton nom est Bach, tu me nourris et me donnes la paix». Pour elle, comme s'il y avait un seul art comportant des modes d'expressions différents. Les trois arts – la peinture, la musique et l'écriture – sont intimement liés dans sa vie. Pour elle, il n'y aurait qu'un seul art ayant des modes d'expressions différents. Elle affirme pourtant rencontrer, dans l'exercice de chacun de ces trois arts, «les mêmes problèmes et difficultés à résoudre, les mêmes écueils, les mêmes lois et [...] les mêmes insuffisances» (*Traces de vie* 79).

L'écriture, qui est pour elle «exercice, pulsation, partage, [...] comble le vide existentiel. [...] Je sais d'expérience, poursuit-elle, qu'il me suffit d'écrire pour que tout en moi redevienne présence au monde... Écrire, vraiment, c'est mon ballon d'oxygène, sans lui, je m'asphyxie lentement» (*Ibid.* 41).

4. Dans le même livre, en répondant aux questions portant sur sa vocation d'écrivain, il donne plusieurs raisons: Mon *je* ne me suffit pas comme vie, et c'est ce qui fait de moi un romancier, j'écris des romans pour aller chez les autres. Si mon *je* m'est souvent insupportable, ce n'est pas à cause de mes limitations et infirmités personnelles, mais à cause de celles du *je* humain en général. On est toujours piégé dans un *je* (179); Lorsque j'entreprends un roman, c'est pour courir là où je ne suis pas, pour aller voir ce qui se passe chez les autres, pour me quitter, pour me réincarner (258). Le roman, c'est la fraternité: on se met dans la peau des autres (315); [...] en tant que romancier, j'écris pour connaître ce que je ne connais pas, pour devenir celui que je ne suis pas, pour jouir d'une expérience, d'une vie qui m'échappent dans la réalité. ... Le roman n'est pas un plagiat de la réalité (323-324).

Je trouve ici une parfaite intertextualité avec les réflexions de Corinna Bille qui disait, elle aussi que l'écriture c'est un remède à l'insupportable. Pour elle, il n'y a que l'écriture qui lui assure l'équilibre et la cohérence nécessaires pour la respiration, pour ne pas mourir. Pour elle, «écrire est une démarche aussi naturelle que la respiration. Si je ne peux pas écrire, c'est comme si je ne peux pas respirer. Je suis malheureuse» (Favre, *Corinna BILLE* 32).

L'écriture pour Alice Rivaz, c'est aussi une incessante interrogation du moi. «Se connaît-on vraiment mieux à partir de ce qu'on écrit, puisqu'en écrivant il arrive qu'on s'invente?» (Citée dans Fornerod, Françoise, *Alice Rivaz Pêcheuse et bergère de mots* 47), se demandera-t-elle.

Ici aussi je citerai Corinna Bille dont les réflexions répondent bien à celle d'Alice Rivaz: «C'est peut-être qu'on ne se connaît pas bien soi-même qu'on s'exprime par l'écriture. C'est une façon de se sortir de soi-même. L'écriture permet de vivre d'autres vies à travers des personnages, ce qui donne un certain équilibre» (Favre, *op. cit.* 34).

Selon la plupart des écrivains, on écrit pour mieux se connaître⁵.

Ainsi, Henri Michaux dira: «J'écris pour me parcourir»⁶.

Julia Kristeva, comme si elle continuait cette réflexion du poète belge, s'exprime d'une façon encore plus originale lorsqu'elle dit: «Je me voyage».

Et Alice Rivaz d'affirmer: «... l'écrivain, en se racontant espère se rencontrer et faire allégeance à la vérité» (Fornerod, *Alice Rivaz – Pêcheuse et bergère de mots* 48).

Assia Djebar, écrivaine algérienne de langue française, puisera dans sa culture le mot qui exprime la recherche de soi: «J'écris par passion d'*ijtihad*, c'est-à-dire de recherche tendu vers quoi? vers soi d'abord». Elle dit qu'elle écrit [...] pour dire qu'elle existe «et en palpiter! Écrire, n'est-ce pas «me» dire?» (*L'amour, la fantasia* 71-72). La séparation avec l'être aimé peut devenir le motif pour commencer à écrire. Ainsi, elle écrira dans *La disparition de la langue française*: «La nécessité d'écrire est une poussée: lorsque l'être aimé s'en va et que vous ne pouvez plus l'oublier, vous vous mettez à écrire pour qu'il vous lise!...» (180).

C'est l'idée de la recherche de soi qui est exprimée dans cette réflexion de Claude Roy aussi: «On écrit pour se détourner et pour se retrouver, pour

5. À la question d'une journaliste: **Et vous, pourquoi écrivez-vous?** Pierre Assouline répond: Aucune idée; si je savais, j'arrêteraient d'écrire. Je crois que c'est pour conserver un équilibre relatif. Dans tout ce que j'écris, je mets ma peau sur la table, et je fais en sorte de n'avoir jamais à regretter ce que j'ai écrit (*Pierre Assouline ausculte Kipling*).

6. Cité in Assia Djebar, *L'amour, la fantasia* 242.

faire diversion et se faire plaisir. [...] On écrit pour s'apprendre à vivre, et peut-être aux autres» (*Défense de la littérature* 11-12).

Pour Marguerite Yourcenar, c'est un besoin mystérieux de s'exprimer, sans savoir pourquoi on éprouve ce besoin: «... on obéit d'abord à un certain besoin d'exprimer, qui est très mystérieux. Pourquoi éprouve-t-on ce besoin, je ne sais pas, mais il est des situations, des réflexions qui demandent à être écrites, à être dites, inexplicablement» (Yourcenar, *op. cit.* 218).

On pourrait continuer à l'infini ce dialogue entre les écrivains, mais il y a une réflexion (celle de Victor Hugo) qui résume bien ce que d'autres disent: «Tout homme qui écrit, écrit un livre; ce livre, c'est lui. [...] De **toute** œuvre, quelle qu'elle soit, chétive ou illustre, se dégage une figure, celle de l'écrivain. **C'est** sa punition, s'il est petit; **c'est** sa récompense, s'il est grand»⁷.

Le récit d'Alice Rivaz *Comptez vos jours* représente une sorte de bilan de vie de l'auteure marqué par l'omniprésence de la mort. Les thèmes qu'elle y traite sont la solitude, la séparation, la maternité, le vieillissement. C'est une sorte d'interrogation sur le sens que la romancière a donné à son existence. Cette question, présente dans tout le livre, débouche sur celle, fondamentale, du rapport entre le vécu et son œuvre.

Aussi, les écrivains ont-ils beau affirmer que l'écriture les aide à mieux se connaître, ils n'y arriveront jamais. Cette quête de soi n'a pas de fin, et Alice Rivaz le dit bien en exprimant le doute si c'est vraiment la vie des autres qu'elle préférerait se représenter par l'imagination. Elle reconnaît qu'elle oublie sa propre identité en s'identifiant à ses personnages. Pourtant, elle ne peut pas prétendre que c'étaient seulement les autres qui s'exprimaient par sa bouche, lui confiant leurs messages secrets pour qu'elle les tire au clair. Aussi se demande-t-elle: «En réalité, ai-je jamais exprimé autre chose que moi-même, condamnée à n'arpenter que mon propre univers, me heurtant partout à mes propres parois, frappant souvent du poing pour trouver une fenêtre, une porte et plus encore, un écho?» (*Comptez vos jours* 68-69).

Pour Alice Rivaz, «... le vrai romancier, le plus accompli, serait celui qui saurait unir les faits de Balzac et les perceptions de Virginia Wolf. Proust, dit-elle, en faisant fi de toutes les techniques romanesques connues, a réussi le mieux cette merveilleuse fusion. Et, plus près de nous, dans un cadre plus limité, une Monique Saint-Hélier» (*Traces de vie* 207).

7. www.persee.fr/roman_0048-8593_1973_num_3_6_4959

Après la parution de son livre *Creux de la vague*, il y a eu une critique à laquelle elle a répondu: «Mon roman ne correspond simplement pas aux exigences du snobisme littéraire». L'unité de l'œuvre d'Alice Rivaz apparaît dans la recherche sans cesse renouvelée d'adéquation entre le fond et l'expression. «L'écriture, une sorte de peau qui doit coller à son contenu comme notre peau colle à notre corps tout en lui permettant de respirer», notait-elle dans ses carnets.

Dans *La paix des ruches*, il y a des pages et des pages décrivant la différence entre les hommes et les femmes tout en reconnaissant aux femmes plus de vertus que de vices, à la différence des hommes, et, de ce fait, on peut affirmer que c'est vraiment un roman féministe du point de vue de la thématique traitée et de l'analyse de la problématique, mais, à mon sens, c'est un roman qui est très important d'un autre point de vue, à savoir, Alice Rivaz revendique plus de rôle pour une femme à jouer dans la formation de l'esprit humaniste que l'on ne lui reconnaisse en général: c'est qu'elle trouve la femme responsable pour les vices dont les hommes seraient porteurs⁸, en mettant en œuvre une façon de l'éducation qu'elle dispense pour les deux sexes. Elle reproche aux femmes d'admirer chez les hommes ce qu'elles réprimaient chez eux quand ils étaient petits: «Le geste qui méritait une fessée, il suffit que l'enfant soit devenu adulte pour que les femmes ne le reconnaissent plus, lui donnent un autre nom. Ainsi les mots cruauté ou violence qui tout à coup deviennent courage ou héroïsme» (94).

Alice Rivaz, se présente comme un écrivain féministe qui se préoccupe de l'inégalité entre homme-femme dans la vie quotidienne. Dans le recueil de nouvelles *Sans alcool*, elle montre cette inégalité dans la vie quotidienne où les femmes s'occupent des affaires ménagères, tandis que les hommes sont «vautrés dans leur lecture et leur fauteuil qui, depuis qu'ils avaient les yeux ouverts le matin, ne cessaient de salir, d'user, de déchirer, de déranger, comme ils le font tous, de sorte que la journée des femmes n'est jamais suffisante pour venir à bout de leurs dégâts» (53).

Si écrire c'est l'expression de soi et si l'on admet les différences entre les hommes et les femmes dont parle Marguerite Yourcenar, il en découle logiquement que ces différences vont porter une empreinte à leur écriture. Et il y aura, comme le dit Alice Rivaz, plus de thèmes soi-disant féminins

8. On dirait qu'elle partage cette réflexion de Claude Roy, «Quand Dieu eut créé l'homme, il fut effrayé de ce qu'il avait fait. Il créa aussitôt la femme comme premier secours» (*Le malheur d'aimer*), rendant la femme responsable pour les vices de l'homme faute d'y porter secours lors de l'éducation dispensée.

traités dans les textes écrits par les femmes. Et on devra reconnaître l'existence de l'écriture féminine sans que ce qualificatif ait une nuance discriminatoire et disqualifiant. Selon Alice Rivaz, il serait même souhaitable que l'on souligne parfois cette différence. Lorsqu'elle parle d'égalité entre les femmes et les hommes, elle dit qu'elle souhaiterait une autre sorte d'équité. Elle pense qu'il serait préférable que certains traits qui sont reconnus comme typiquement féminins ou masculins dans une œuvre soient «appréciés en tant que signes valorisants et irremplaçables d'une authenticité». Elle est pour qu'à travers certaines expressions apparaissent tant le tempérament masculin (par exemple, la brutalité, la grossièreté, la violence, voire l'hypercérébralité) que la féminité, cette dernière se laissant «percevoir, éprouver, constater, comme un accueil ou une résistance d'ordre émotif, par une vibration affective autour des mots, un chant particulier...» (*Ce nom qui n'est pas le mien* 58).

Dans son livre *Ce nom qui n'est pas le mien*, où elle consacre tout un chapitre à la question de l'écriture, elle rapporte les réflexions d'un critique suisse Georges Anex, qu'elle partage pleinement, qui, dans une de ses Chroniques intitulée *L'écriture féminine* et consacrée à quatre écrivains femmes – Corinna Bille, Odette Renaud-Vernet, Grisélidis Réal et Françoise Lefèvre –, après avoir paradoxalement commencé à affirmer qu'il n'était pas «disposé à distinguer les voix féminines des voix masculines», reconnaît finalement les particularités de l'écriture féminine en soulignant la sensibilité, la vulnérabilité, le caractère exalté de l'accent, la vivacité du ton qui procurent au lecteur une vision du monde «plus romanesque et plus chimérique». Il affirme que

L'écriture féminine établit la communication par la caresse, le don, le cri, hésitant entre l'ironie et l'impudeur, se modérant avec difficulté et modulant toujours un chant qui dépasse les limites, qui ouvre l'espace, espère des abîmes même s'il consent finalement à un retour, à une domination de soi après tant de vertiges, non pas à un renoncement mais à une sorte d'intimité féconde et raisonnable avec la vie. (61-62)

En commentant cette réflexion du critique littéraire, inspiré par «les livres de femmes d'une particulière qualité», Alice Rivaz trouve que sous la plume «plus subtile que la [sienne]», l'écriture féminine est «considérée sans l'ombre d'une condescendance» et que cette vision de Georges Anex de l'écriture féminine «n'infirmes en rien [...] l'essentiel de [ses] remarques» (*Ibid.*).

L'une des ces quatre femmes écrivains, Grisélidis Réal, dont l'œuvre a inspiré le critique pour ses Chroniques, non seulement reconnaît l'existence de l'écriture féminine, mais elle pense que l'écriture aurait plusieurs sexes: «masculin, féminin, hermaphrodite, transsexuel, homosexuel, ou angélique, «pur esprit», asexuée même, ou diabolique». Elle dit les vouloir tous, «comme un feu d'artifice où rien ne meurt avant de flamboyer et de s'éteindre à la folie, sans tabous, sans lois, sans mesure et sans limite» (Jakubec, *op. cit.* 233). En poursuivant ses réflexions, elle compare l'Écriture à un cheval sauvage. «Elle piaffe, caracole dans les mots, dans les sons, ivre de rythmes, d'odeurs et de couleurs. Elle ouvre sa voie dans les déserts, survole les marécages, les fleuves, les orages, et même enlisée se cabre, s'arrache et repart écumante dans un galop furieux». Elle serait née à l'origine des mondes et ne serait jamais achevée. Cette écriture multiforme, «affamée, jamais assouvie», possède, selon l'affirmation de l'écrivaine, une telle force qu'elle «mord dans nos cerveaux et dans nos ventres, s'installe dans nos veines et brûle, corrompt, lacère, déchiquetant et violant la part intime de notre être», l'écriture qui renaît sans cesse, «altérée à jamais du sang des mots, fiancée au silence et mariée aux cris, c'est l'ÉCRITURE TRIOMPHANTE, rebelle, intemporelle, haïe, idolâtrée. (*Ibid.*)

Ce qui est le trait saillant de l'œuvre d'Alice Rivaz, la particularité de son écriture, c'est qu'elle déborde d'humanisme lorsqu'elle se pose une multitude de questions sur son rapport à la vie des autres, sur ce qu'elle a pu faire pour les autres dans la vie réelle «tout en noircissant des pages et des pages pour raconter leur vie, leurs besoins, leurs souffrances, croyant porter une offrande perpétuelle sans savoir à qui». Le dernier chapitre du livre *Comptez vos jours* est l'interrogation implacable portant sur ce qu'elle a fait dans la vie, sur ce qu'elle avait jugé nécessaire, sur ce qu'elle aurait pu faire, mais ne l'a pas fait, pour arriver ainsi à la conclusion qu'elle est «pareille à tous». Aussi, se demandera-t-elle, faisant allusion à la Bible dans sa première question: «Ai-je jamais lavé les pieds d'un autre⁹? Pensé les plaies, donné mon seul manteau? J'avais toujours plus d'un manteau. Ai-je jamais partagé mon lit avec un inconnu sans toit? Me suis-je hâtée vers les lépreux, les blessés de guerre?» Elle reconnaît, sur un ton désespéré, de ne pas l'avoir fait. En revanche, elle se reproche de n'avoir jamais manqué les spectacles «que

9. Les commentateurs de la Bible parlent de trois significations du lavement des pieds: un signe pour transmettre l'amour, un moyen pour enseigner le service de l'autorité, un moyen pour transformer la pyramide en un Corps. Alice Rivaz utilise cette expression au sens métaphorique: purification régulière de la conscience; une marque suprême de notre amour pour le prochain.

les hommes de l'art aménagent sur les tréteaux et aux lieux délicieux où se font entendre les quatuors et les quintettes, et, la nuit, j'ai noirci des pages. Ma compassion, je la portais pourtant chaque jour, offrande perpétuelle, mais à qui? ...». Faisant le bilan de sa vie d'écrivain, elle se croit «pauvre orgueilleuse», qui avait la prétention de «tenir et pouvoir lancer un filet», mais «n'ayant pas lavé les pieds des autres – et cela seul eût été nécessaire», dit-elle, elle constate s'acheminer «vers [s]a propre agonie qui [la] rendra pareille à tous» (*Comptez vos jours* 69-70).

L'analyse des réflexions de différents écrivains, hommes et femmes, plus particulièrement de celles des écrivaines suisses, dont Alice Rivaz, sur le phénomène d'écriture nous a rassurée une fois de plus que l'on peut parler de l'écriture féminine et de l'écriture masculine mais que les deux types d'écriture peuvent caractériser les textes écrits par les représentants des deux sexes, que ces deux types d'écriture sont complémentaires et que l'on peut les retrouver dans les mêmes textes écrits tant par les hommes que les femmes. Comme écrit Romain Gary, «Tout ce qui est féminin est homme, tout ce qui est masculin est femme» (*Clair de femme* 142).

Tout ce qui vient d'être dit sur la littérature, sur l'écriture, sur la lecture, peut être résumé dans cette phrase de Dominique Aury qu'Alice Rivaz cite dans une de ses lettres adressées à Jean-Claude Fontanet: «C'est le paradis sur terre. C'est la connaissance de soi et l'amour des autres» (*Creuser des puits dans le désert* 54).

Bibliographie

- Djebar, Assia, *L'amour, la fantasia*, Paris, Albain Michel, 1995.
 Djebar Assia, *La disparition de la langue française*, Paris, Albain Michel, 2003.
 Eco, Umberto, *De la littérature*, Paris, Grasset, 2002.
 Favre, Gilberte, *Corinna BILLE Le vrai conte de sa vie*, Lausanne, Éditions Zoé, 1998.
 Fornerod, Françoise, *Alice Rivaz – Pêcheuse et bergère de mots*, Lausanne, Éditions Zoé, 1994.
 Gary, Romain, *Clair de femme*, Paris, Gallimard, 1977.
 Gary, Romain, *La nuit sera calme*, Paris, Gallimard, 1974.
 Jakubec, Doris, *Femmes écrivains suisses de langue française. Solitude surpeuplée*, Lausanne, Éditions d'en bas, (1990) 1997.
 Rencontre, «Pierre Assouline ausculte Kipling», Par Joséphine Hobeika, in *L'Orient Littéraire*, 2020.04, Numéro 166.
 Rivaz, Alice, *Ce nom qui n'est pas le mien*, Vevey, Éditions de l'Aire, 1998.
 Rivaz, Alice, *Comptez vos jours*, Vevey, Éditions de l'Aire, 2000.

Le livre – ressource de créativité et de vitalité

- Rivaz, Alice, *Creuser des puits dans le désert. Lettres à Jean-Claude Fontanet*, Carouge-Genève, Éditions Zoé, 2001.
- Rivaz, Alice, *La paix des ruches*, Vevey, Éditions de l'Aire, 1999.
- Rivaz, Alice, *Sans alcool*, recueil de nouvelles, Genève, Éditions Zoé, 1998.
- Rivaz, Alice, *Traces de vie*, Vevey, Éditions de l'Aire, 1998.
- Roy, Claude, *Défense de la littérature*, Paris, Gallimard, 1968.
- Roy, Claude, *Le malheur d'aimer*, Paris, Gallimard, 1958.
- Yourcenar, Marguerite, de l'Académie française, *Les yeux ouverts, entretiens avec Mathieu Galey*, Paris, Éditions du Centurion, 1980.